

**Maîtresse Cindy interviewe tous azimuts
des pratiquants sadomasochistes et des non-pratiquants**

***Interview exclusive de Cocoon par Maîtresse Cindy**



[*Lire mes autres interviews](#)

Christophe Demarthe est chanteur, co-fondateur du groupe Clair Obscur et également créateur du projet Cocoon.

<http://cocoonmusic.free.fr/index.html>

MC : Que devient le groupe Clair Obscur ?

(je pense que je réponds à cette question dans ma réponse suivante)

MC : Tout comme Die Form ou Norma Loy, Clair Obscur fait partie d'une génération Indus Post-Punk des années 80-90. Je me souviens d'une discussion avec Reed 013, le chanteur du groupe Norma Loy et il me disait qu'il était un peu amer, qu'il avait l'impression d'être passé à côté de quelque chose. Il me semble que tous ces groupes ont implosé en vol. Qu'en penses-tu ?

Nous avons eu cette formule dans une interview récente : "Nous étions déjà morts dans les années 80". Nous sommes nés musicalement à une époque assez sombre (qui par certains aspects a des similitudes avec la période actuelle). Je trouve vain chez ces groupes des années 80 le fait de déclarer aujourd'hui qu'ils ont l'impression d'être passés à côté de quelque chose, car nous sommes nés à côté de quelque chose, et nous nous sommes volontairement positionnés à côté de quelque chose. Et nous n'étions pas les seuls à l'orée des années 80 à nous positionner "à côté de". Certains de nos aînés avaient fait de même dans les années 70 - je pense à Fassbinder entre autres. Après, bien entendu, on pourra toujours faire le constat de l'incurie de la presse musicale française, en 1981 comme en 2011. Mais on s'en fout ! La France est un pays de sourds, on le sait. Etre amer ne sert à rien, à part attirer sur soi les sarcasmes. La France est un pays de sourds. Et alors ? Après avoir été invité en Pologne au Wroclaw Industrial Festival l'an passé, Clair Obscur est invité au festival Modern Mechanix à Athènes en octobre prochain. Qui est passé à côté de quelque chose ? Il est vrai qu'aujourd'hui en France nous sommes davantage invités par le milieu de l'art contemporain que par le milieu de la musique. Nous serions donc passés à côté du milieu musical français ? La belle affaire !

MC : Je viens de me rendre compte que tu t'es produit sur la même scène qu'un ami. Il s'agit du « Lieutenant Caramel ». Comment peut-on passer de la musique Indus Post-Punk à la musique électro-acoustique en compagnie du Lieutenant Caramel ?

Très tôt (dès 1984) nous nous sommes dits - et avons déclaré - que nous ne pourrions étirer éternellement notre première période musicale, que nous avons baptisée "la période du cri", sous peine de la diluer. Cette première période était plutôt "torturée", reflétant l'insatisfaction de jeunes gens dans la France post-giscardienne, une réaction somme toute commune chez des jeunes gens qui montent un groupe de rock dans nos sociétés. Chez d'autres ceci se traduisait par des titres distortionnés tournant à 200 bpm. Chez nous c'était plutôt des ambiances lourdes à se noyer. Chacun crée son plaisir à sa façon, car dans tous les cas il s'agit bien de se noyer (et de noyer l'auditeur) dans le son, d'explorer la matière même du son. Et dès lors qu'on explore le son amplifié, il n'est pas vraiment étonnant qu'on finisse à un moment ou à un autre par se retrouver dans des territoires explorés par d'autres dès les années 50. On s'y retrouve comme en pays de connaissance, sans formation académique préalable, simplement parce qu'on décèle chez ces aînés un rapport d'immédiateté au monde et au phénomène musical lorsqu'il se présente dans le monde réel qui est aussi le rapport que nous avons.

MC : Je suis allée te voir performer au Festival Interstice à Caen et je me suis rendu compte de l'intérêt que tu portais à une multitude de disciplines : poésie sonore et visuelle, cinéma expérimental, musique acousmatique, littérature, art plastique et puis le rock bien sûr. J'aimerais que tu me parles du personnage Cocoon.

Cet intérêt porté à ces différentes disciplines date de la naissance de Clair Obscur. Nous étions des "rockers" qui allions voir "Nelken" de Pina Bausch au Théâtre de la Ville, et aussi Carlotta Ikeda, et les Shakespeare d'Ariane Mnouchkine à la Cartoucherie, ou encore le théâtre et le cinéma du bavarois improbable Herbert Achternbusch. Bref, tout ceci nourrissait notre musique. Ceci nous était naturel. Et nous ne comprenions pas pourquoi nous ne rencontrions ni nos pairs ni notre public à ces spectacles où nous allions. Nous ne comprenions pas davantage pourquoi les spectateurs de Bausch, Ikeda et Mnouchkine n'assistaient pas aux concerts auxquels nous assistions. Aujourd'hui il est de bon ton d'être transdisciplinaire, mais dans la France post-giscardienne des années 80 si tu étais un rocker tu faisais du rock et basta. C'était même la condition sine qua non pour être adoubé par certains de nos pairs. Sinon tu étais un poseur... voire un intello - insulte suprême.

Quant au personnage Cocoon, il est né de mes interrogations sur la question de la présentation et de la réception de la musique électronique. De la même façon que Clair Obscur questionnait le rapport scène/salle après le phénomène punk, remarquant que si le punk avait anéanti les pâtisseries grasses du rock progressif des 70s, il n'était pas parvenu à chambouler les habitudes de réception du public (avait-il même songé à le faire ?). Bref, au début des années 2000 lorsque je créais Cocoon, je relevais à nouveau un certain nombre d'habitus, de codes dans le système de diffusion et de réception de la musique électronique expérimentale, et je décidais d'en faire la base de mon travail scénique. Comment ? En proposant à la vue du public un cadre hyper identifié - le cadre habituel des concerts de laptop music - pour le déconstruire par petites touches, par glissements successifs, à la fois surprenants mais somme toute logiques, tentant ainsi de faire sortir le territoire de la carte (par exemple, j'aime l'idée de faire coller l'évocation d'un stage de plongée sous-marine avec la lecture d'un texte de Bataille en créant entre les deux une apparente logique). Et ces différentes disciplines utilisées par le personnage Cocoon sont autant d'auxiliaires m'aidant à entraîner le public à glisser "à côté de". Il s'agit de faire entrer de l'incongru dans un cadre par trop balisé (car paradoxalement le cadre de la musique expérimentale est aujourd'hui un cadre on ne peut plus normé ; dans la réception de cette musique la partition est jouée d'avance). Seule l'incongruité ramène de la vie, du sens à des situations devenues mortifères à force d'être répétées. Tout le cinéma de Bunuel fonctionne là-dessus.

MC :Et comme tu le dis si bien (« Une place pour chaque chose, chaque chose à sa place »), je te sais passionné par le latex. Peux-tu me parler de cette passion ?

Oui j'avoue que j'ai cette "coupable" passion ;-) Comment en parler le mieux ? Je veux dire pour les non afficionados ? Car pour les afficionados - ceux qui l'appellent "second skin" - il est inutile d'en parler, car ils savent d'avance tout ce que je pourrai en dire. Mais pour les autres - je conçois qu'ils puissent se demander en quoi consiste cet étrange engouement pour une matière particulière - comment leur en parler ? Eh bien, plutôt que de leur livrer des impressions purement subjectives (qui ne seraient guère plus convaincantes à leurs oreilles que le discours fiévreux d'un philatéliste tenant entre ses doigts le timbre de un franc vermillon), pour comprendre cette passion bizarre, je leur conseillerai de voir le film "Le Cri de la soie" de Yvon Marciano, avec Marie Trintignant qui campe le personnage d'une femme totalement obsédée par cette étoffe. Ce film rend très bien compte de ce qui se passe dans la tête de celui où de celle qui est "completely turned on" par une matière connue pour sa douceur.